

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3035. — 60^e Année.

SAMEDI 19 FÉVRIER 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE VOYAGE DE M. BRIAND A ROME. — La visite que M. Briand, président du Conseil des Ministres français, vient de faire à M. Salandra, président du Conseil des Ministres italien, a achevé de réaliser l'union entre les Alliés. On peut attendre beaucoup, dans un avenir tout prochain, des décisions qui ont été prises d'accord entre les deux Gouvernements. Les Alliés ne poursuivront plus qu'un but unanime et ils mettront en commun leurs plus précieuses ressources pour atteindre ce but. Cette photographie, qui représente M. Briand et M. Salandra au moment où ils prennent congé l'un de l'autre, laisse deviner à quel point tous deux sont satisfaits d'être parvenus à resserrer encore les liens qui unissent l'Entente dans la volonté de vaincre.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LA THÉORIE DE "L'ERREUR UTILE"

Ils ont des professeurs de tout : les uns ont enseigné qu'il était humain de tuer les femmes et les enfants, attendu qu'on hâte, par ces atrocités, la fin de la guerre ; d'autres ont proclamé que rien n'était plus utile que de détruire les monuments d'un autre âge, car ceux-ci sont peu en rapport, en raison de leurs proportions et de leur architecture démodée, avec les exigences de la vie actuelle, et, d'ailleurs, leur reconstruction fournira du travail à maints ouvriers inoccupés ; certains préconisent l'achèvement des blessés, comme un système qui doit donner les meilleurs résultats, puisque cela prive l'ennemi de combattants capables, n'est-ce pas, de reprendre un jour leur place dans le rang. Professeurs de dévastation, professeurs de carnage, professeurs de barbarie, professeurs d'épouvante : il y a dans les universités allemandes des maîtres de tout cela : seulement, comme le vernis de la pseudo-culture le commande, on ne désigne pas ces cours sous le nom qu'ils devraient porter et l'on a trouvé, pour chacun d'eux une appellation qui vous a une tournure scientifique : c'est ainsi que le mensonge, qui compte, outre-Rhin, un nombre infini d'apôtres et une unanimité de disciples, est décoré du nom séduisant d'*erreur utile*.

La théorie de l'*erreur utile* est d'origine exclusivement prussienne. Elle émane de Frédéric II, lui-même : le roi de Sans-Souci s'inquiétait déjà de la façon dont il serait possible d'ériger le mensonge en moyen de gouvernement, tout en dissimulant la chose sous une apparence de doctrine philosophique : le 5 octobre 1777, il écrivait : — « Je ne sais qui pourrait travailler cette question : *est-il permis de tromper les hommes ?* Je vais voir à arranger la chose. » Dans tout autre pays que la Prusse, la pudeur publique se fût révoltée au simple énoncé d'une telle proposition : là-bas, l'idée fut très appréciée et l'Académie de Berlin s'empessa de mettre en ces termes au concours ce sujet d'actualité : — « Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induit en de nouvelles erreurs, ou qu'on l'entretienne dans celles où il est ? » Et il arriva ceci, c'est que l'Académie prussienne, sans fausse honte ni vergogne, couronna un certain Johann-Friedrich Gillet, dont le rapport concluait que « l'erreur est bonne pour le peuple : ses illusions anciennes doivent être maintenues ; bien plus, il faut en introduire de nouvelles si elles sont utiles à l'Etat ».

Ainsi naquit la théorie du mensonge officiel, qui, tout aussitôt, fut professée, dans toutes les chaires du royaume, comme un dogme intangible ; depuis cent cinquante ans, cette théorie a été développée, étudiée, enseignée, promulguée de cent façons, si bien qu'elle est passée au rang d'axiome et que, par un revirement imprévu, le mensonge, en Prusse, s'est vu promu, de par le consentement universel, à la dignité de vérité indiscutable. On ment, sans nul doute, ailleurs qu'aux bords de la Sprée ; mais partout on s'en cache.

C'est là seulement que l'imposture est avouée, prônée, respectée, encouragée et recommandée à l'égal d'une vertu patriotique ; et, à ceux qui douteraient de l'exactitude de cette constatation, je recommanderais la lecture d'un petit livre de M. René Lote, *du christianisme au germanisme*, étude singulièrement nourrie et documentée, et qui compte parmi les meilleures de celles où notre naïveté peut s'instruire des successives déformations de la mentalité allemande.

M. Lote énumère les phases de la théorie de l'erreur utile : dans Feder, professeur de philosophie à Göttingen, il rencontre cette proposition téméraire : — « Il n'est nullement contraire à la vérité de dire quelque chose qui, pour être vrai, doit être entendu contrairement au sens habituel des mots ». Un peu plus tard Johann-August Hermes déclare solennellement que « il y a des vérités qui ne sont pas pour tout le monde », et il enseigne que « le devoir de franchise n'ayant été imposé à l'homme que pour favoriser le bonheur général, sa transgression cesse d'être une faute » dès que ce bonheur est en question.

Jakob-Friedrich Ronnberg émet cet aphorisme : — « Tu demeures un honnête homme, quand bien même tu enseignes contre ta conviction ». Kant justifie ce principe du mensonge officiel : — « Comme savant, écrit-il, l'homme est libre dans l'exercice de sa raison ; mais en tant que fonctionnaire, il n'en va plus de même... Dans maintes affaires d'intérêt public, un certain mécanisme est nécessaire ».

Mécanisme est un mot charmant : il contient toute la théorie de la dissimulation et de la fourberie par intérêt d'Etat, et si je m'arrête à cette citation de Kant, ce n'est pas que je ne puisse l'appuyer de bien d'autres : le volume de M. Lote abonde en axiomes extraits des philosophes allemands, où le même respect de la tromperie est cyniquement professé. Chez nous, un Cousin ou un Caro, promulguant de telles insanités, eussent été conspués, jetés à bas de leur chaire, discutés, tout au moins, réfutés avec indignation. En Prusse la chose fut tout de suite jugée admirable, admise sans conteste, érigée en système, propagée dans les écoles, insinuée aux enfants en bas âge.

Le peuple allemand aime le faux : déjà, au temps de Tibère, Velleius Paterculus, ayant pénétré en Germanie, rapportait cette impression : — « C'est une nation née pour le mensonge et qui demeure la plus artificieuse au sein de la plus brutale sauvagerie. » Et voilà qui explique l'étonnant succès qu'a pu trouver chez les Boches la théorie de l'*Erreur utile*, qui prospérait, là-bas, sans que nous songions à en surveiller les progrès, et dont, depuis dix-huit mois, nous pouvons apprécier les merveilleux résultats.

Imaginez-vous avec quelle *maestria* parviennent à mentir des gens qui, ayant pour l'imposture un goût héréditaire et naturel, l'entendent vanter par leurs gouvernants comme la plus indispensable des vertus civiques, et sont, en outre, dressés, dès l'enfance, à maquiller la vérité ? Les Boches en cela sont passés maîtres, indiscutablement, et le journal, rédigé en français, qu'ils répandent à profusion dans les départements occupés, demeurera, pour l'édification de la postérité, un spécimen éloquent de cette faculté singulière ; ce journal s'intitule, comme vous ne l'ignorez pas, la *Gazette des Ardennes*. Il suffit d'en ouvrir un seul exemplaire pour y trouver des bourdes fantasmagoriques : au mois d'avril dernier, par exemple, la *Gazette* a commencé de publier une liste des officiers et des soldats français prisonniers en Allemagne : en tête de cette liste se lit un avis mentionnant que les noms d'individus originaires des localités occupées sont marqués d'un astérisque. Or parmi ces localités, prétendues occupées, on trouve Dunkerque, Béthune, Rouen, Eprenay, Bar-le-Duc, Nancy, Belfort et même Paris ! — Bourdes ? ai-je dit ; non pas ; *erreurs utiles* : on trompe et on démoralise ainsi les populations françaises qui sont encore sous la domination de l'ennemi, et pour lesquelles les Boches affectent l'hypocrite sollicitude d'imprimer un journal.

Cette préoccupation constante de falsifier les faits se retrouve dans maintes feuilles allemandes : les Belges y sont quotidiennement exposés : c'est ainsi qu'ils ont appris, par des banderolles déployées dans les gares, que le roi Albert avait été fait prisonnier avec soixante mille hommes, et que l'armée allemande était triomphalement entrée à Dunkerque. On leur a fait croire que l'Angleterre expulsait sans pitié toutes les femmes belges réfugiées sur son territoire et que leurs maris étaient enrôlés de force dans l'armée anglaise. Au printemps dernier un Zeppelin vient s'abattre aux environs de Tirlemont : complètement détruit dans sa chute, le dirigeable ne forme plus qu'un amas de débris informes. Comment cacher ce désagrément ? C'est bien simple ; les restes de l'appareil sont chargés sur dix-huit wagons qui prennent le chemin de l'Allemagne, portant à la craie cette inscription répétée sur chacun d'eux : *Französische ballonen*, « ballons français ». Quand le train entra dans la gare d'Aix-la-Chapelle, il fut acclamé comme un convoi de glorieux trophées. Songez donc, dix-huit wagons d'avions français, d'avions abattus d'un seul coup ! quel succès !

L'un des hommes qui ont le mieux profité des leçons de mensonge données à la studieuse jeunesse par les professeurs d'outre-Rhin est,

sans conteste, le Kronprinz. Il a bourré, jusqu'à la satiété, jusqu'au dégoût, de fausses nouvelles les officiers placés sous ses ordres. L'un de ceux-ci, Erick Harlak, notait pieusement sur son carnet de route les faits annoncés par l'impérial chef d'armée : ce carnet est tombé, en même temps que le dit Harlak, entre les mains de nos poilus, et on en a publié des extraits : les Russes faits prisonniers par centaines de milles, toute l'armée anglaise, venue au secours de la France, battue, détruite et capturée ; les Français demandent un armistice ; le Kaiser, grand et généreux, leur pardonne et n'exige d'eux qu'une indemnité de dix-sept milliards. Voici Verdun qui capitule ; le Kronprinz y fait 70.000 prisonniers, pas un de moins. Il est vrai que quelques-uns des braves soldats teutons ont été pris, par trahison, et, jugez de l'infamie de ces ignobles Français : ces malheureux Allemands ont été expédiés au Dahomey où l'administration les emploie... à servir de nourriture aux anthropophages !

Et le candide Erick Harlak notait tout cela, non sans s'interrompre de temps à autre pour se frotter les mains. Mais comme il était, de son état, *candidat en théologie*, comme il avait, en cette qualité, suivi les cours de l'Université et qu'il connaissait la théorie de l'erreur utile ; comme, enfin, il avait assisté à la bataille de la Marne, et arpenté, d'un pas de débâcle, une cinquantaine de kilomètres, déjà parcourus en sens contraire, la semaine précédente, il lui venait à l'esprit quelque doute sur la réalité de ces belles et faciles victoires et il inscrivait, sur son calepin, avec un scepticisme dépouillé d'artifice : — « Si tout cela était vrai, ce serait, certes, extrêmement réjouissant ».

Car c'est là l'écueil du mensonge à jet continu : tant que ça prend, tout est pour le mieux ; mais dès la première fêlure, la vérité se fait jour et la méfiance grandit en proportion de la confiance détruite. Chez nous, celui qui risquerait d'abuser ses concitoyens avec aussi peu d'habileté et si grossièrement, perdrait en une heure tout crédit : en Allemagne, c'est plus long ; le Boche aime à être trompé : la vérité nette et nue ne lui plaît pas.

Connût-il même, à n'en pas douter, que le mensonge est mensonge, il préfère s'y tenir et s'en repaît avidement. C'est la nourriture avec laquelle, dès l'enfance, son esprit est familiarisé. La tromperie est son élément : on possède des statistiques officielles qui fournissent sur la criminalité allemande, comparée avec celle des autres nations, des renseignements qui ne sont pas sans intérêt : la Prusse l'emporte sur tous les pays du monde, dans l'art de tromper et de tirer profit de ce talent de société. Par dix millions d'habitants, on relève dans ces statistiques 818 faussaires contre 72 en France — 35 faux monnayeurs contre 7 — 390 prussiens se sont rendus coupables de faux serments, dans le même temps que 28 seulement de nos concitoyens encouraient une peine de ce chef. Telle est la proportion. C'est la mise en pratique, dans la vie de tous les jours, de la théorie de l'*erreur utile*, et l'on voit que cette utilité n'est contestée là-bas par personne.

Donc, ils mentent : ils mentent toujours et partout ; ils mentent en guerre comme ils mentaient en affaires : ils mentent quand ils affirment que jamais ils n'ont été plus forts qu'en ce moment, quand ils projettent de conquérir les Indes et l'Egypte ; ils mentent, quand ils annoncent des victoires, quand ils protestent qu'ils ne manquent de rien, quand ils escomptent notre lassitude ; ils mentent lorsqu'ils affectent une grande admiration pour notre armée, lorsqu'ils proclament « qu'ils nous ont toujours aimés », que nous sommes faits pour être leur alliés, que l'Allemagne et la France unies, — sacrilège ! — seraient les maîtresses du monde ; ils mentent quand ils nous flattent comme quand ils nous insultent ; quand ils parlent comme quand ils se taisent ; ils mentiront encore quand, à genoux, l'épée sur la gorge, ils demanderont grâce... Ils ont le génie de l'organisation, assurent-ils : c'est possible, car il leur a fallu un génie satanique pour organiser de la sorte la perfidie en vue de l'exploitation méthodique de la crédulité des peuples civilisés.

G. LENOTRE

JOURS DE GUERRE

LUNDI. — Une caresse de soleil, cette sorte de brûlure qui, déjà, traverse rapidement l'étoffe et les yeux fermés, nous révèle le printemps, mieux qu'en considérant la nature qui se couvre autour de nous de ses premières parures de feuilles.

Et, dans l'air, cette inexprimable saveur de jacinthe, avant-coureuse des fleurs...

Il semble que les faubourgs ressentent plus tôt que le cœur de la ville les atteintes de celle qui approche. Aux jardins soignés, aux corbeilles des avenues élégantes, il faut les pulvérisations de l'arroseur et la terre de bruyère qu'on véhicule coûteusement. Mai seulement les voit s'épanouir. Les noirs faubourgs, avec leurs enclos cernés de palissades aux bois suants la sueur, leurs terrains non bâtis, qui ne sont jamais que *vagues*, dans leur fumeuse atmosphère, les faubourgs perçoivent l'approche de la saison nouvelle à son premier frissonnement.

Ce matin, par dessus la foule qui borde le trottoir le long de la chaussée du boulevard de Ménilmontant, passe le mystérieux et invisible cortège qui annonce, même s'il doit revenir à la charge, l'imminente disparition de l'hiver. Les sombres bâtisses, les masses de peuple vêtu de brun, cette nuance que prend la multitude de nos grandes cités l'hiver venu, font au soleil un de ces fonds dont la tonalité choisie par Rembrandt enchâsse la coulée des rayons lumineux dans une sorte d'écrin de sombre velours.

Des agents ont maintenu libre l'espace bordé par les trottoirs. Cette foule compacte et presque silencieuse attend le cortège qui doit conduire au Père-Lachaise voisin les corps, ce qui reste des corps, des victimes du Zeppelin ayant survolé ce quartier dans la nuit du 29 janvier.

Depuis hier, Paris attend ces funérailles avec une vague inquiétude. Un sentiment qui ne ressemble pas positivement à l'anxiété, mais y confine. Quelques lignes de quelqu'un de ceux qui exercent encore une influence sur la foule et l'inconnu pourrait naître. Des curieux — ils furent en grand nombre, qui, dès le lendemain de l'attentat du navire aérien coururent aux décombres, — des curieux ont rapporté l'impression d'une exaltation particulière commençant à se manifester dans la population. Dans toute circonstance qui accompagne une heure grave, le pouls des faubourgs de Paris est intéressant à consulter. En avoir senti le battement renseigne mieux que toutes les assurances ou les révélations apportées à la tribune.

* *

MERCREDI. — La salle du Théâtre-Français, avec des critiques, à la place qu'on leur a depuis si longtemps connue, des dames devinées, dans des baignoires où l'esprit se figure les avoir vues toujours, la salle du Théâtre-Français, pour une première représentation : voilà ce qui cause ce soir une impression à la fois très ancienne et neuve, et ferait supposer qu'on ressuscite après une mort d'une certaine durée...

La salle de la Maison de Molière, un soir de première représentation, que de choses évoquées, de visages disparus, effacés, évaporés dans le temps et l'espace... Voici le fauteuil que M. Mézières occupait avec une ponctualité sereine, une surdité profonde et une barbe d'un irréprochable argenté. Peu de temps avant la fin de juillet 1914, je l'y avais vu... Un peu plus loin se tenait M. Francis Charmes, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*... Dans la baignoire d'avant-scène, à gauche, on se montrait alors le nouvel administrateur, M. Albert Carré, dont le spectre avait hâté la fin de M. Claretie, — qui n'était pas si différent de M. Carré, que M. Carré ou ses amis le supposaient.

L'avant-scène est maintenant celle de M. Emile Fabre, auteur des *Ventres Dorés*, lequel ne l'occupe, a-t-on dit, que par intérim... Mais on ne dit jamais tout, lorsqu'on croit tout dire.

Où sont le blanc M. Mézières, le charmant M. Charmes, — et M. Carré !...

Les réflexions que nous procure une salle de théâtre où nous pénétrons pour la première fois, après des événements si marquants, sont nombreuses. Elles n'ont pas cette frivolité, ni même cette simple gaieté, cette bonne humeur qu'on leur supposerait. Le terne éclairage de la salle, le plus triste qu'on puisse trouver d'ailleurs, qui tombe des hauteurs du lustre comme, d'un soupire, la clarté un jour d'orage, ajoute aux mornes pensées qui accueillent.

C'est un tort, pour les théâtres, qui ont à lutter avec la concurrence haletante, acharnée, que leur font les cinémas, un tort grave de ne point surveiller leurs entrées. Au cinéma, une étourdissante lumière et les accords non moins étourdissants d'un orchestre, transforment le répit donné à nos nerfs en tumultueux et ensoleillé oasis. On s'y peut dévisager, les femmes s'y sentent flattées et, sur les uniformes, les croix et les médailles, les rubans rouges ou jaunes, ressortent plus vivement...

Au théâtre, et particulièrement à la Comédie-Française, vous avez l'impression de descendre aux Enfers. Encore y manque-t-il le reflet orangé du brasier éternel. C'est au Purgatoire, plus justement, qu'on a le sentiment de pénétrer. Il ne faut pas invoquer le temps de guerre pour justifier cet éclairage. Il faut qu'un théâtre soit ouvert ou fermé. Si on l'ouvre, il y doit faire clair. Et, pendant l'intermède des trois actes de *la Figurante*, de M. de Curel, où les quatre protagonistes, MM. de Féraudy et Duflos M^{lles} Marie Leconte et Cerny, donnaient tout leur talent, tandis que des dames à côté de moi se plaignaient que les comédiennes ne se soient point consultées sur le choix des différentes couleurs de leurs toilettes, qui ne semblent avoir été choisies par elles que pour mieux démontrer une incompatibilité absolue, j'entendais d'un autre côté ce mot : *les Eparges* répété par un soldat blessé...

Et des visions toutes différentes alors dissimulaient à mes yeux la salle du Théâtre-Français.

* *

JEUDI. — Rive gauche. La cour d'un hôtel particulier, de vastes proportions et que la guerre a transformée. Une salle d'opération démontable, une vaste tente servant à la stérilisation y sont dressées ; un camion automobile muni d'un moteur électrique achève de mettre la cour en grand désordre et de lui donner cette apparence adaptée aux circonstances que l'on

voudrait trouver à plus d'une demeure ici, qui se pare encore trop ingénument de tous les attributs de la paix.

Les trépidations du moteur se font entendre à l'intérieur du camion d'où sortent des fils protégés par une gaine de caoutchouc ; à travers les constructions improvisées, ils escaladent les marches du perron et pénètrent dans le vestibule de la maison. Des appareils de radiographie ont été momentanément groupés là, afin de perfectionner dans leur maniement les jeunes gens de la Croix-Rouge qui accompagneront ce convoi vers les lignes de feu, lors de son prochain départ.

Depuis plus d'un an déjà, le comte Etienne de Beaumont, aidé dans son entreprise par la généreuse contribution d'amis dévoués, a pu faire partir ainsi, sur différents points du front, des convois sanitaires dont l'utilité est grande. La princesse Georges de Grèce, née Marie Bonaparte, a offert à elle seule les cent mille francs que représentait un de ces convois qui partit récemment.

Les mystérieux appareils de radiographie sont momentanément disposés dans le vestibule. Le contact avec les fils qui viennent du moteur emplit subitement une grande ampoule allongée, d'une lueur laiteuse et opalisée où semblent se volatiliser en clarté de précieux minerais... Et, parce que la lumière passe à travers cette ampoule, le corps opaque qu'elle vient frapper se trouve pénétrable aux regards. Les os de la main se révèlent sur l'écran, dépouillés de la masse de chair qui les enveloppait ; dans le sac de cuir, les pièces de monnaie apparaissent et, sous la plaie du combattant blessé, la balle cesse d'être insaisissable, l'éclat d'obus qui déchiquetait les os se livre aux yeux du chirurgien, d'aveugle devenu clairvoyant.

Que d'amputés, que nous voyons chaque jour suivre les rues, avancer péniblement le long des avenues penchées sur leurs béquilles, auxquels nous avons, dans les dépôts de la Maison-Blanche ou ailleurs, entendu raconter la suite de leurs malheurs, possèderaient aujourd'hui bras et jambes, si l'opération qui fut pratiquée sur eux avait pu l'être à coup sûr.

Les organisations sanitaires que M. de Beaumont a envoyées sur le front et qui comprennent, non seulement des ambulances, mais aussi des voitures munies d'appareils à douches et de bains, sont réclamées instamment par les chefs de corps. Elles se déplacent aisément et peuvent se porter avec une promptitude extrême partout où elles sont réclamées.

Une fois de plus, l'animation de cette grande cour, l'importance et le nombre de ces constructions démontables, de ces lourds camions qui les transportent, révèlent ce que peut l'initiative privée, les services qu'elle rend lorsque, de lui-même, un particulier est animé par le sincère désir de réaliser ses plans et qu'une administration avide et somnolente ne saurait le paralyser.

* *

VENDREDI. — Félicitons-nous de voir réhabiliter l'amour par les Conseils de guerre. Il suffisait, jadis, que le mot passionnel fût prononcé dans un procès criminel pour que l'accusé obtînt son acquittement.

La guerre, au moins, a dépouillé le mot *passion* de ce vernis de sang dont il s'était depuis vingt ans paré.

Depuis dix-huit mois, chaque fois que les Conseils de guerre eurent à juger ceux qui invoquaient les tourments de la passion pour excuser une faiblesse ou un crime, ils n'ont pas manqué de se montrer intransigeants. Hier encore, le soldat Lécluse, qui avait cependant reçu la croix de guerre, après avoir été cité à l'ordre du jour du régiment, vient d'être condamné à trois ans de travaux publics pour avoir déserté.

— J'étais jaloux, répétait Lécluse au Conseil de guerre... Je voulais m'assurer de mes yeux que ma femme me trompait.

Malgré qu'une avocate, M^{lle} Dyvrande, eût plaidé pour lui, le déserteur par jalousie n'a pu obtenir sa grâce. Avant la mobilisation, l'amour eût remporté là une de ces défaites auxquelles on prête le masque d'une victoire, et qui font verser des pleurs de joie aux dégénérés. La guerre endurcira-t-elle ces spongieuses sensibilités ? Elles en avaient grand besoin.

Albert FLAMENT.

Traduction et reproduction réservées.



M. Salandra, président du Conseil des Ministres italien attendant l'arrivée du train qui amène à Rome le président du Conseil et les Ministres français.

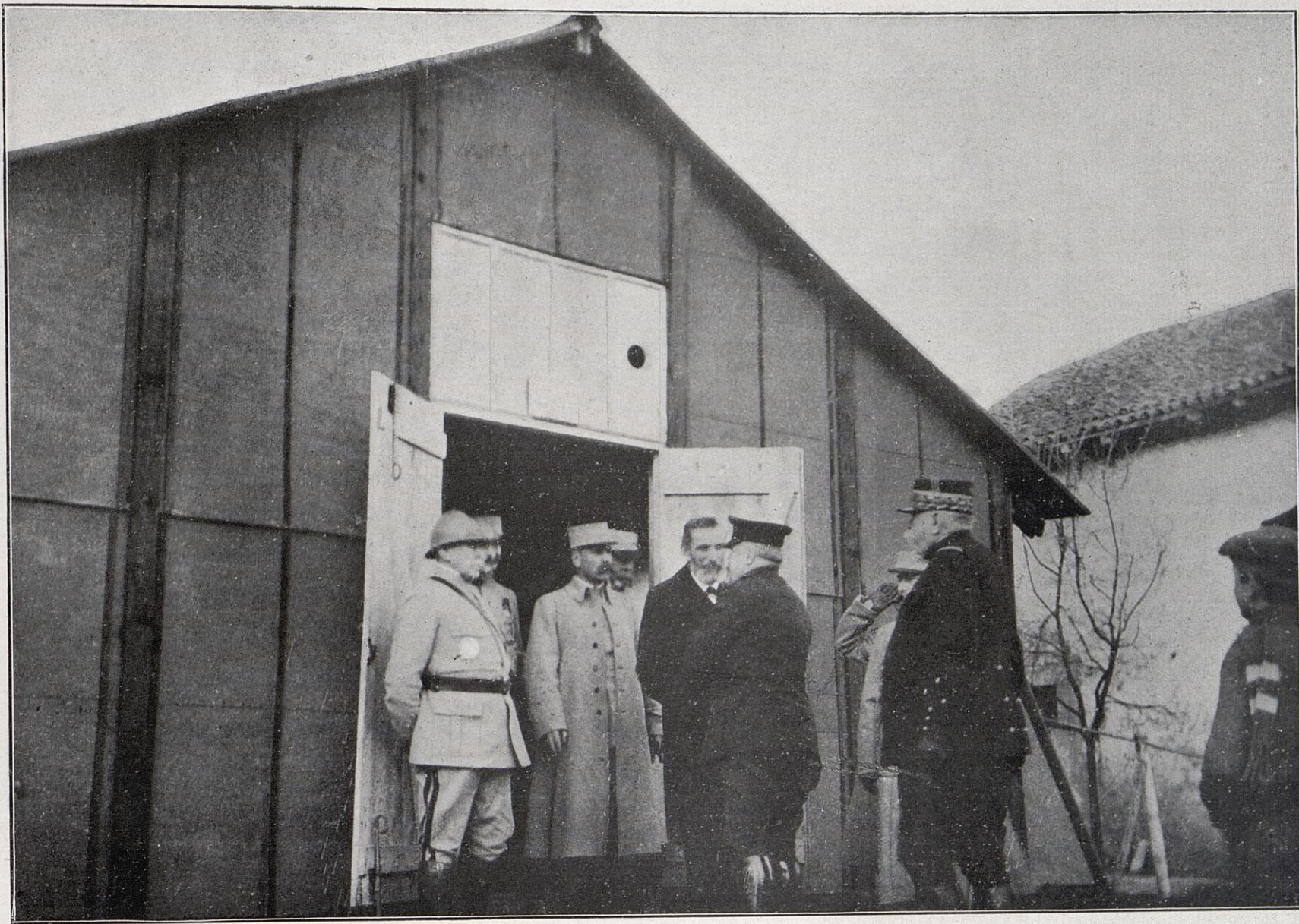


M. Aristide Briand et M. Salandra quittent la gare après les présentations.



La foule massée devant le Grand-Hôtel, où sont descendus les Ministres français, acclame longuement les hôtes de l'Italie.

LE VOYAGE DES MINISTRES FRANÇAIS A ROME ET SUR LE FRONT ITALIEN



Au cours de ses voyages sur les différents fronts, le Président décerne éloges et récompenses. Nous voyons ici le chef de l'État, accompagné du généralissime, remplissant sa flatteuse mission, dont il s'acquitte toujours avec infiniment de bonheur et d'esprit d'à-propos.



LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DANS L'EST. — En cet exquis décor d'un style si charmant et si pur, les troupes se sont assemblées. Le Président va décorer de sa main quelques braves qui se montrèrent particulièrement héroïques dans les dernières actions.



L'UN DE CES ZEPPELINS QUI VIENNENT, DANS LES VILLES ENDORMIES, TUER LES FEMMES ET LES ENFANTS, IMPLORAIT DU SECOURS. (Dessin inédit de Maignon.)

Le capitaine du bateau de pêche anglais *King Steffen* — M. William Martin — a donné à notre confrère anglais *le Daily Mail*, ce fort curieux et très typique récit de l'agonie du Zeppelin L. 19 :

« La matinée était superbe. On pouvait voir à quinze milles. Pas un souffle de vent. La mer avait la tranquillité d'un lac. A quelque distance, j'aperçus quelque chose qui semblait un nuage blanc flottant sur l'eau. Je fis toute vapeur dans cette direction, croyant que c'était un varech, qu'il vaudrait la peine de remorquer jusqu'au port voisin. Mais, en m'approchant, je cons-

tatai qu'il s'agissait d'un zeppelin. Je ne pouvais pas me tromper, car j'en avais vu beaucoup de semblables. Vingt pieds du dirigeable émergent encore, la pointe de bois et une partie du ballon. Il avait l'air d'un éléphant assis, qui s'appuie sur ses pieds de devant.

« Je pouvais voir sur l'enveloppe de l'aéronat environ quinze hommes, dont plusieurs se traînaient de-ci, de-là sur leurs genoux. D'autres montraient leurs têtes aux ouvertures des cabines en agitant les bras. Ils avaient l'air d'arriver du pôle nord, tant ils étaient emmitouffés de fourrures.

« Je criai : « Qu'est-ce qui se passe ? » et obtins pour réponse : « Envoyez-nous un canot et nous vous donnerons cinq livres sterling ». L'homme qui parlait ainsi ôta sa fourrure et je pus voir briller les boutons de métal d'un capitaine de vaisseau. Il ressemblait à un de nos officiers de marine, un grand gaillard de près de trente ans, svelte, au visage bronzé par le soleil, avec des façons d'homme habitué au commandement. Comme deux ou trois passagers du zeppelin qui parlaient anglais voulaient aussi crier quelque chose, il leur imposa silence.

« C'était un gentleman, se comportant

comme tel, avec amabilité et politesse, et il parlait bien l'anglais.

« J'entendais des coups de marteau à l'intérieur du zeppelin, et, petit à petit, d'autres têtes se montrèrent en sorte que je pus voir environ trente hommes.

« Je réfléchis un instant et dis à mon tour : « Je pourrais vous offrir si vous n'étiez pas si nombreux, mais voilà trop ». L'officier répondit que la raison ne signifiait rien. Je réfléchis de nouveau et dis : « Si nous vous recueillons, vous pouvez nous jeter par-dessus bord, ou nous enlever en Allemagne. Ce sera

pour vous une nouvelle action d'éclat, mais pas pour nous ». L'officier riposta : « Je vous donne ma parole d'honneur sacrée, que je ne pense à rien de semblable ». Il jura sur sa vie et nous permit beaucoup d'argent.

« Je fis une autre remarque : ils étaient 30 et nous étions 9. Ils étaient armés et nous avions à peine un pistolet à bord. S'il y avait eu un autre bateau qui pût m'aider, j'aurais tenté l'aventure. Mais rien en vue.

« De plus, je me rappelai qu'il s'étaient conduits comme des Huns. Je savais ce qu'ils avaient fait. Je pensais à ce qu'ils feraient encore. Sur

leur zeppelin, trois croix de fer étaient peintes, deux d'un côté, une sous la pointe de bois. Je me dis que ce dirigeable s'était donc déjà distingué et je ne voulais pas me livrer, mon équipage et moi, comme victimes d'un quatrième exploit du même genre.

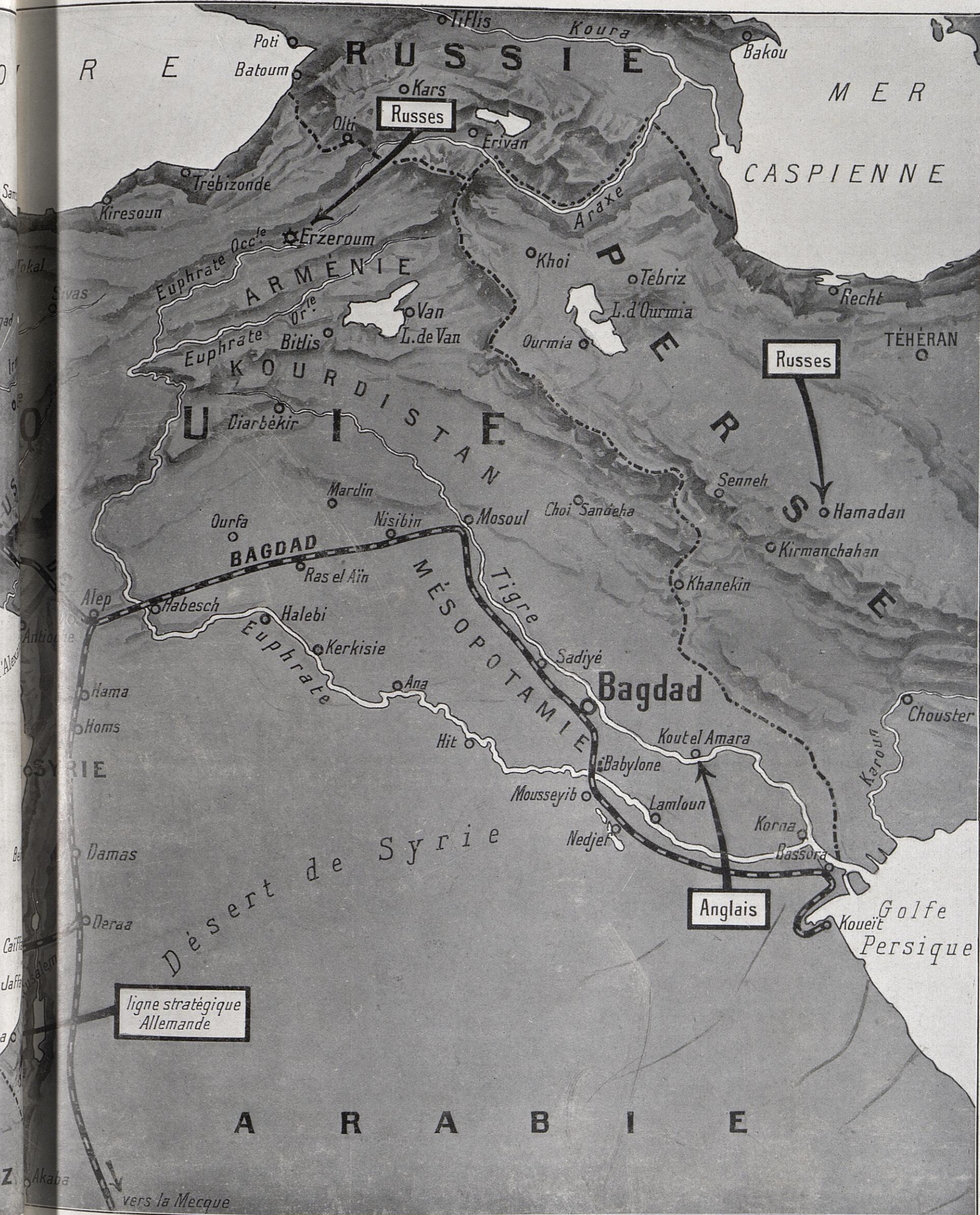
« Je m'éloignai donc du zeppelin vers 9 h. 10. Le capitaine cria encore qu'il était en train de couler. Je lui répondis que je ramènerais du secours. Quelques hommes de l'équipage allemand se mirent à implorer : « Nous vous en prions, sauvez-nous ». De loin, nous vîmes que l'esquif en souffrance avait des oscillations tantôt en

haut, tantôt en bas. A l'heure de manger il s'éleva un fort grain du sud-ouest et il commença à pleuvoir.

« Vers 10 h. 30 du soir, le vent soufflait très violent et la pluie était devenue si forte qu'il était impossible de faire partir aucune fusée-signal. Quand, au lever du jour, je rentrai au port, je fis aussitôt rapport et deux contre-torpilleurs partirent pour chercher le zeppelin. Je ne sais pas ce qui est advenu depuis lors, mais je doute que, si les passagers n'ont pas été secourus à temps, l'épave ait pu tenir sur l'eau longtemps encore, par le gros temps qui est survenu. »



LES DIFFÉRENTS THÉÂTRES DE LA GUERRE EN ORIENT. — LA PRISE D'ERZEROUH PAR LES RUSSES. — Cette carte a pour but de permettre à nos lecteurs de se rendre un compte plus exact de la situation, et des opérations qui se poursuivent sur tout le front d'Orient. Nos amis verront ici la façon dont l'Albanie est menacée par les troupes austro-allemandes. Plus loin c'est notre position de Salonique, avec les offensives qui semblent vouloir se diriger vers elle. Nous avons donné, avec un soin particulier, le tracé des voies ferrées, et insistons tout spécialement sur l'importance capitale d'Erzeroum, dont la brillante conquête par les Russes livre à nos Alliés la clef de l'Arménie, du Kurdistan, de la Mésopotamie, bref de toute l'Asie Mineure. Enfin nous précisons où en sont les efforts des Russes et des Anglais, se hâtant vers Bagdad, et, naturellement, vers la Mésopotamie, bref de toute l'Asie Mineure.



et de la situation, et des opérations qui se poursuivent sur tout le front d'Orient. Nos amis verront ici la façon dont l'Albanie est menacée par les troupes austro-allemandes. Plus loin c'est notre position de Salonique, avec les offensives qui semblent vouloir se diriger vers elle. Nous avons donné, avec un soin particulier, le tracé des voies ferrées, et insistons tout spécialement sur l'importance capitale d'Erzeroum, dont la brillante conquête par les Russes livre à nos Alliés la clef de l'Arménie, du Kurdistan, de la Mésopotamie, bref de toute l'Asie Mineure. Enfin nous précisons où en sont les efforts des Russes et des Anglais, se hâtant vers Bagdad, et, naturellement, vers la Mésopotamie, bref de toute l'Asie Mineure.



La rade et l'escadre.
Le port marchand.

La basse ville
et le quartier du commerce.

L'estuaire du Vardar.
Golfe de Thermaïque.

PANORAMA DE SALONIQUE VILLE ET SES ENVIRONS.
Le camp français
de Zeitenlick.



SALONIQUE. — Un coin de la ville haute.



Coucher de soleil
sur les marais de Topsin.



Remparts Byzantins
(côté nord).

Le camp anglais
Dogendji et le Vardar.

Le massif du Padjec
(1431 mètres).



SALONIQUE. — Le château des Sept Tours ou de Yédi-Koulé.

(Photos M. Meys.)



— “ Tu vois comment j’emploie mon temps de service !... ”

LA CARTE POSTALE QUI NE PARTIT PAS. — Cette carte trouvée dans une propriété reprise par nos soldats, allait être envoyée à son destinataire... Elle émanait d’un certain Albert Jähler, qui l’adressait à son ami Otto Patri. « Je t’envoie ici, disait l’expéditeur, une image qui te montrera comment j’emploie mon temps de service. »

C’était fort joli et certes le spectacle de ces bombances ne pouvait que faire pâlir d’envie l’ami Otto Patri ; mais le banquetier avait compté sans le retour des Français. Ceux-ci revinrent un peu brusquement et brutalement, interrompant malencontreusement les ripailles des joyeux goinfres. Quant à la carte elle ne partit pas, car nos “ poilus ” qui l’ont trouvée dans le petit château, avaient certes bien autre chose à faire qu’à jouer aux vaguemestres !

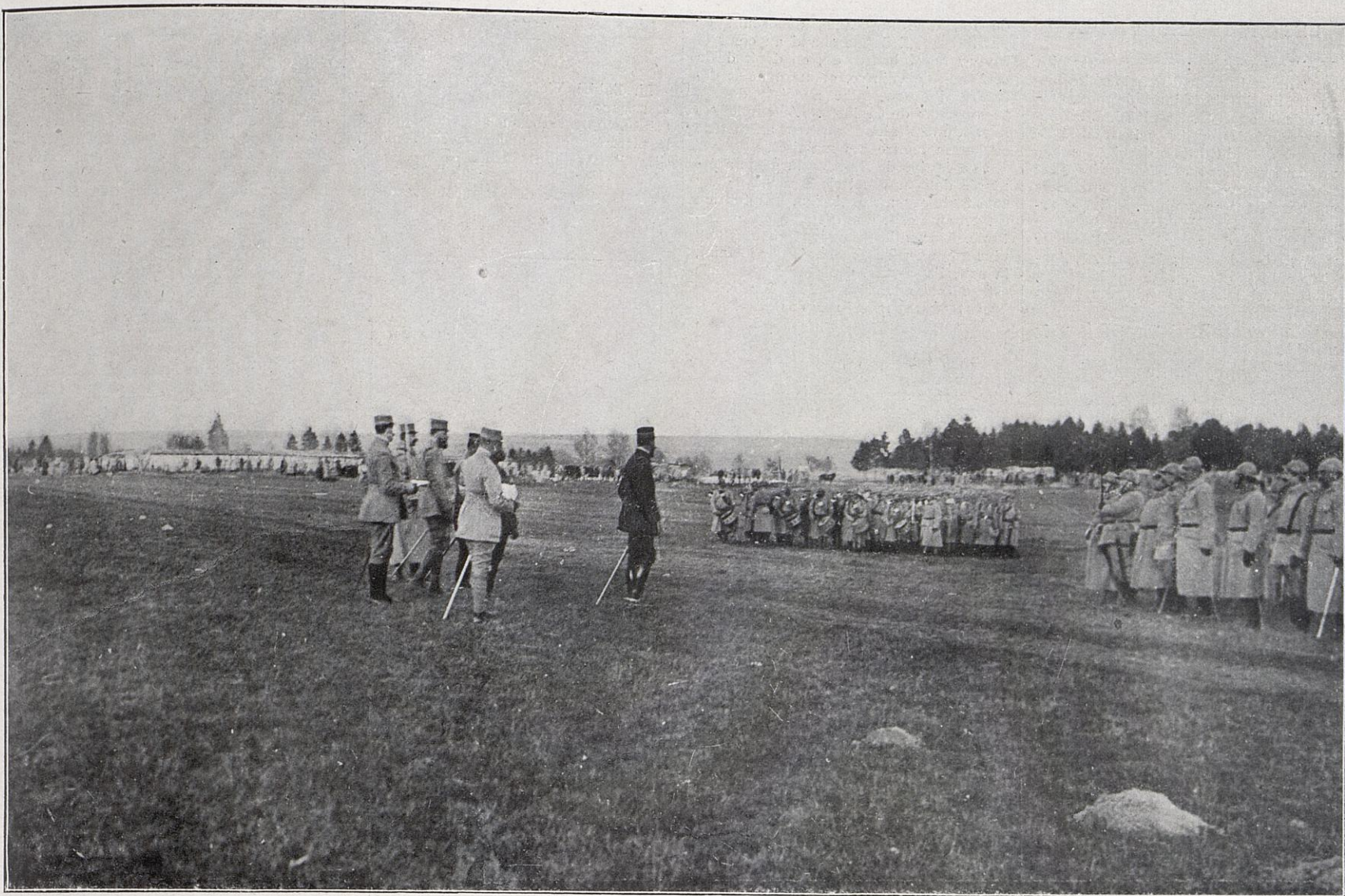
“ A LA GLOIRE DE ROUGET DE L’ISLE ”. — Le 14 juillet dernier, les restes de l’immortel auteur de la *Marseillaise* furent transférés aux Invalides. Au cours de cette patriotique et très imposante cérémonie, le Président de la République, entouré des Membres du Gouvernement, prononça un superbe discours que l’on n’a certes pas oublié.

C’est le moment où M. Poincaré parle qu’a choisi J. F. Bouchor, l’habile et très émouvant peintre de l’armée, pour réunir en une toile, qui sera un document des plus précieux, toutes les personnalités en vue du temps présent.

Dans le groupe du milieu, nous voyons, en allant de gauche à droite : MM. Decori, général Duparge, Antonin Dubost, général Mallette, général Niox, le président Poincaré, Aristide Briand, René Viviani, Ribot, Millerand, Deschanel, Malvy, Rondon, Quesnel, Richard, Pierre de Fouquières, etc.



A LA GLOIRE DE ROUGET DE L’ISLE. — On expose en ce moment au Musée du Luxembourg cette belle toile du peintre de l’armée J. F. Bouchor qui, avec un rare talent, et un don de composition remarquable, a su tracer ici les portraits fort ressemblants des plus hautes personnalités de l’Etat, à l’heure présente.



A peine guéri, le général Gouraud s'est empressé d'aller reprendre son poste à la tête de ses fidèles troupes qui professent un véritable culte pour leur chef énergique.

LE GÉNÉRAL GOURAUD

On se souvient qu'ayant pris une part active et très prépondérante à l'expédition des Dardanelles, le vaillant général dut, à la suite d'une terrible blessure, subir l'amputation du bras droit. Aussitôt après son rétablissement, il a été appelé à prendre sur le front le commandement d'une armée. Atteint aussi à la hanche droite, il doit s'aider, depuis lors, pour la marche, d'une canne en forme de béquille, en revanche, et depuis la cruelle opération qui l'a privé de sa dextre, sa main gauche a acquis une dextérité merveilleuse.

C'est, à l'heure actuelle, l'une de nos plus belles figures militaires que celle de ce brave officier qui s'est conquis, en Orient d'abord, à la tête de nos troupes africaines, une réputation justifiée de grand chef. Aussi, avec quelle chaleureuse et communicative éloquence il évoque ces pays qui virent l'aurore de sa gloire.

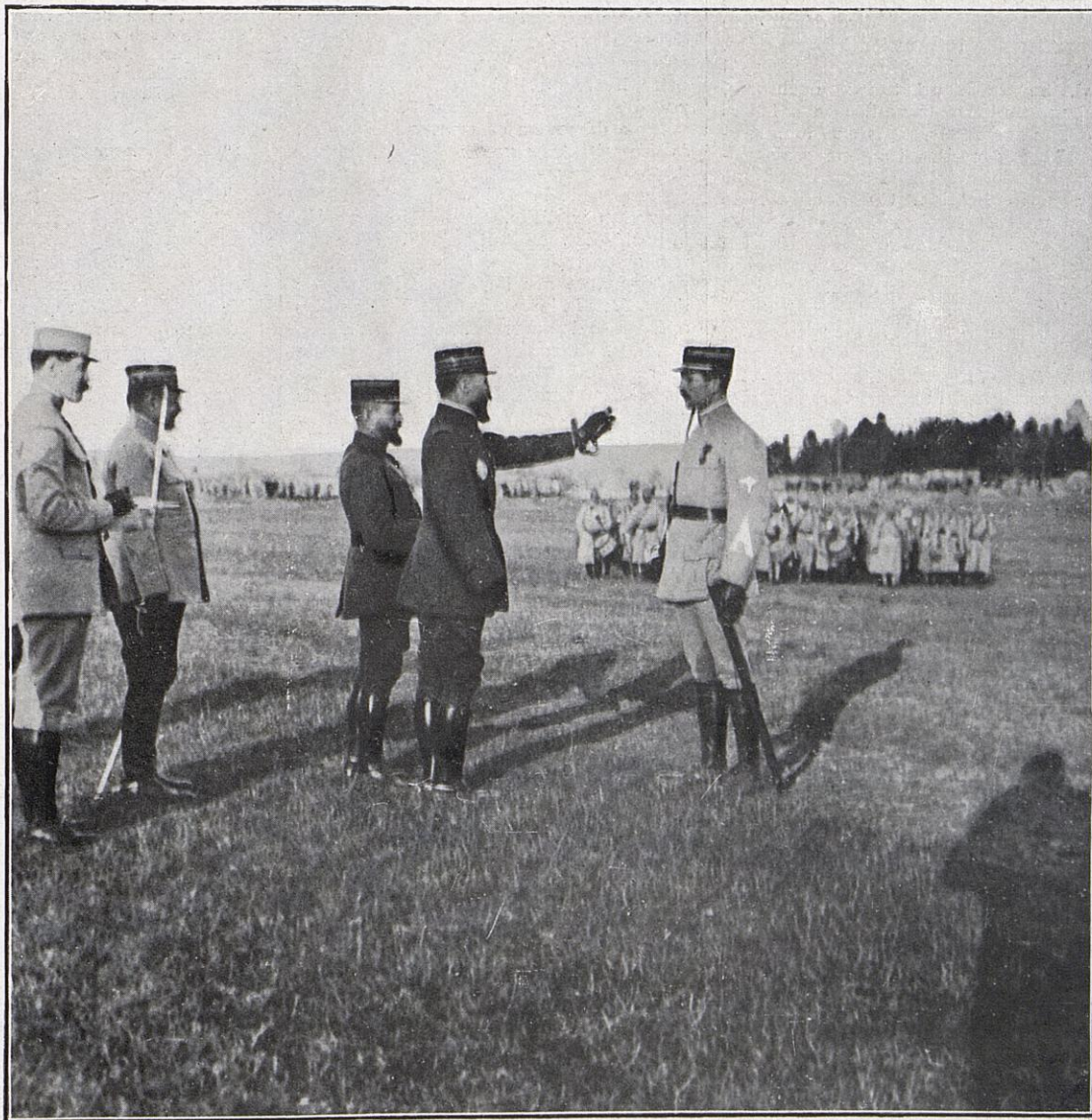
A ceux dont l'optimisme risquerait de subir parfois des fléchissements, ce qu'enseigne ce bon maître d'énergie doit être un puissant réconfort, lorsqu'il se plaît à déclarer, incontestable, la supériorité morale et matérielle de notre héroïque armée ; à vanter le travail constant, méthodique et fécond de notre Etat-Major ; disant que si les Allemands parlent beaucoup de « la guerre scientifique », nous la pratiquons tout aussi bien qu'eux, mais sans en parler autant. Il a plus que jamais foi dans notre succès, et sans jamais se mettre en avant, c'est toujours de l'endurance et du courage de ses hommes qu'il se loue et sur lesquels il base tous ses espoirs. N'est-il pas évident que les sentiments d'un tel chef doivent être payés de retour par tous ceux qui, sous ses ordres et entraînés par son exemple, prennent davantage, de jour en jour, conscience de la grandeur de la cause qu'ils défendent et que bientôt ils feront magnifiquement triompher ?

Nos gravures montrent le général dans le nouveau poste où, désormais s'exercera son influence réconfortante pour les troupes dont il est adoré et qui sont fières d'avoir à leur tête ce glorieux blessé, qui lui-même semble tout heureux du sacrifice qu'il a fait à la patrie.

A propos de sa blessure, ne disait-il par dernièrement à l'un de nos confrères, avec un sourire héroïque :

« Nos soldats connaissaient bien la pièce qui m'a touché. Elle battait tout le rivage. Comme son projectile traversait l'air avec une extrême rapidité et un grand bruit, ils l'appelaient : « Côte d'Azur Express. C'est ce beau train-là qui a failli m'emporter. »

A. B.



Le général Gouraud va récompenser un officier aviateur qui a accompli maintes prouesses. Malgré la vaillance et l'énergie de son attitude, le général, on le remarque sur cette photographie, garde encore un cuisant souvenir de ses terribles blessures.

LES LIVRES NOUVEAUX

M. d'Ivoi a raison : on ne se sent point à cette heure le cœur d'imaginer des historiettes ainsi qu'aux jours de paix. Que vaudraient, en effet, les plus habiles fictions comparées à l'actuelle réalité et comme à côté du drame sanglant qui se joue de l'Occident à l'Orient les plus ingénieuses inventions des romanciers nous paraissent mesquines. Voilà pourquoi l'auteur des *Cinq sous de Lavarède* s'est contenté de regarder et d'écouter autour de lui, de noter des paroles, d'enregistrer des gestes... Mais quels gestes, quelles paroles à la fois simples et sublimes !

Femmes et gosses héroïques (Flammariion, éditeur) constitue une sorte de livre d'or de la femme et de l'enfant de France, à cette époque de tourmente. Il pourrait porter en sous-titre : le trésor des humbles, car s'il y a de merveilleux exemples dans toutes les classes de la société, c'est parmi les petits, les ouvriers, les travailleurs que M. d'Ivoi est allé particulièrement chercher les siens. Ces humbles dont il nous entretient, comme ils sont riches de noblesse, de courage, d'abnégation ; comme il est en eux de vertus cachées, de sacrifices inconnus ! *La montée ardue des sentiers escarpés du Calvaire conduit seule aux cimes de la vertu*, nous a appris saint Augustin. Sans doute, c'est souvent parce que nous ne savons pas les efforts de ceux qui gravissent la route semée de ronces que nous ne sommes pas aussi bienveillants que nous le devrions, que nous ne montrons pas plus de fraternité ! Que de fois nous avons péché par ignorance ! Les livres du genre de celui-ci sont donc parmi les meilleurs dans les circonstances présentes, puisqu'ils ont l'avantage de nous éclairer, de nous montrer l'humanité sous son jour le plus favorable, puisqu'ils nous fournissent de nouvelles raisons d'aimer.

Les hostilités ne servent que de prétexte aux *Contes de la guerre*, de M. Frapié (Flammariion, éditeur). L'auteur de la *Maternelle* nous y promène à travers les milieux familiers à son talent, qu'il excelle à rendre, qui sont : l'école publique et cette société tenant à la fois du peuple et de la bourgeoisie et que M. Frapié a pour ainsi dire découverte puisqu'il a été le premier à la peindre. Peinture, au surplus, dépourvue de grand éclat, bornée à un ton monochrome, fumeux, toujours travaillée sans larges traits, sans fougue, sans passion, simplement par petites touches, mais posées, cependant, selon la bonne méthode et avec application. Cet analyste, de vision un peu étroite, de caractère un peu rétréci est doué d'une indéniable observation, patiente, minutieuse, qui emprunte toutefois aux détails sa vérité et fait songer à celle d'un entomologiste étudiant son sujet la loupe en main.

Je ne saurais mieux définir l'écrivain des *Contes de la guerre* qu'en citant cette phrase extraite du présent volume : *chez lui l'affection et la plaisanterie se tiennent étroitement*. J'ajouterai : si étroitement même qu'on ne comprendrait pas l'une sans l'autre, car l'émotion de l'auteur est sans cesse tempérée par une ironie légère et narquoise.

Ces défauts sont inhérents à tous les romans de M. Frapié. Ils n'empêchent point la *Maternelle* d'être un ouvrage remarquable comme ils n'empêchent point quelques-uns des *Contes de la guerre* de constituer, à leur manière, de quasi chefs-d'œuvre. Tels sont : *l'Assassin*, *La Conscience*, *L'autre devoir*, *Les réprouvés*, *Le rescapé*, *Le petit garçon*. Vous ne manquerez pas d'être de mon avis, lecteurs, quand vous aurez ouvert ce livre, ce que je vous engage à ne point retarder. Vous estimerez, en outre, que M. Frapié a bien fait de composer *Les Contes de la guerre*, parce qu'il ne sera plus uniquement l'auteur d'un ou deux livres de réelle valeur, mais l'auteur aussi d'un recueil dont Maupassant n'eût pas désavoué certaines pages et où semble passer, par l'âme des enfants, l'âme de la France.

Cette âme, elle palpite ardemment dans *La guerre souterraine*, du capitaine Danrit (Flammariion, éditeur). Conçu en 1912 l'ouvrage a été refondu à proximité des tranchées, au son des canons, parmi l'éclatement des obus. Livre de courage,

de foi, d'enthousiasme, débordant de patriotisme, il donne chaud au cœur et ravive, à ces heures où, en dépit de la certitude de vaincre, on ne peut se défendre d'une certaine angoisse devant la longueur de la lutte. L'exemple des héros du capitaine Danrit est un remède souverain contre ces malaises.

Une équipe de sapeurs du génie a été murée dans une galerie à vingt mètres sous terre par une explosion. La situation est presque celle de l'inhumation prématurée. Les malheureux sont exposés aux plus affreux périls, menacés par la faim, la soif, l'asphyxie. Mais une âme forte est maîtresse du corps qu'elle habite. Ces braves prennent à leur compte le cri de Turenne : *tu trembles, carcasse, je saurai bien te forcer à marcher*. Ils parviennent à se raisonner, à calculer leur situation, veulent vivre et triompher. Or, il n'est point de plus magique puissance que la volonté : ils vivront et triompheront. En effet, ils réussissent à déboucher une sape dans une galerie de contremine du fort de Saint-Quentin, devant Metz.

Vous devinez aisément d'après ce bref exposé le dramatique de l'aventure qui, fréquemment, vous laisse haletant, le cœur battant à coups précipités. On sent que l'écrivain a puisé dans la réalité plus que dans son imagination et que ce sont des morceaux de l'Epopée qu'il étale à nos yeux. C'est dans de tels livres que nos fils et leurs descendants apprendront à chérir la patrie, la patrie régénérée et grandie par l'épreuve, l'épreuve qui aura peut-être rapproché et uni dans un même amour, au-dessus des luttes mesquines et des misérables querelles de partis, tous les Français.

Paul D'ABBE.

La quatrième série des *Commentaires de Polybe* par M. J. Reinach (Fasquelle, éditeur) joint à sa valeur ordinaire sur les événements militaires, l'étude approfondie des faits diplomatiques et l'attrait de souvenirs personnels sur le tsar Ferdinand.

A la librairie Berger-Levrault dont les publications sont toujours pleines d'intérêt ont paru : d'admirables *cartes de tous les théâtres de la guerre* ; un volume de M. Goulette : *L'absinthe et l'alcool*, dont la lecture ne saurait être assez recommandée ; un *répertoire alphabétique des communes de l'Alsace-Lorraine* ; et un ouvrage sur *l'armée de l'air, sa prédominance et sa tactique*, très d'actualité à cette heure où l'on commence à comprendre ce que l'auteur du présent volume démontre et prouve, à savoir : *la nécessité pour une nation raisonnable de posséder une armée d'aviateurs aguerris*, au moyen de laquelle elle imposerait la paix autour d'elle. Ce petit ouvrage, à la portée de tous bien qu'abstrait et parfois assez technique, abonde en détails passionnants sur l'engin de l'armée de l'air et sur la loi générale d'évolution des opérations de guerre. Il permettra à chacun de se former une idée plus exacte de ce qu'est et doit surtout être notre cinquième armée, destinée à devenir *armée régulière, manœuvrière, d'action indépendante et d'un grand effectif*.



Photographie allemande tombée entre nos mains, lors des derniers combats livrés aux environs de Souain.

ÉCHOS

M. l'abbé Wetterlé nous offre deux nouveaux volumes, bourrés de documents, au cours desquels la statistique et le pittoresque se mêlent agréablement. C'est l'œuvre d'un initié.

On y pénètre l'âme allemande, qui, pour la plupart des Français, reste un mystère.



LE CAPITAIN CANUDO, vient d'être l'objet de cette citation à l'ordre du jour de l'armée d'Orient : « A construit et occupé une tranchée sous le feu de l'ennemi, et s'y est maintenu, repoussant de violentes attaques, jusqu'à l'arrivée de renforts ».

1^{re} *L'Allemagne qu'on voyait* et celle qu'on ne voyait pas.

2^o *Propos de Guerre* (2^e série) (3 fr. 50 chaque. L'édition française illustrée, 8, boulevard des Capucines, Paris).

A la même librairie :

France-Alsace, de M. Paul Albert Helmer, avocat à la cour de Colmar. Le lecteur y trouve réunis les conférences et les articles de l'auteur publiés dans le *Temps*, le *Bulletin des Armées* et diverses revues, résumant les différentes faces de la question d'Alsace-Lorraine. (Un volume 3 fr. 50).

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *La Figurante*, comédie en 3 actes de M. François de Curel.

La pièce date de la belle époque du Théâtre Libre, l'auteur est un écrivain puissant, habile à scruter les replis du cerveau humain, maître dans l'art de bâtir une pièce dans laquelle son idée est développée jusqu'à l'extrême, sans inutilités comme sans restrictions. Pour assurer la logique des événements, il n'hésite pas à mettre sur la scène des personnages quelque peu surhumains, ayant des facultés de raisonnement, une puissance de déduction et une perspicacité qui tiennent parfois du prodige. Tels sont ici M. de Monneville et sa nièce Françoise. Leur finesse est merveilleuse et effrayante, leur volonté irrésistible.

Monneville a épousé une femme beaucoup plus jeune que lui, qui est, devenue, depuis longtemps la maîtresse d'Henri de Renneval. Celui-ci, député ambitieux, trouve que son célibat est gênant ; pour devenir ministre, il lui manque un salon, des réceptions où une femme mettrait le liant nécessaire, la grâce qui séduit et retient.

Cela n'échappe pas à Monneville, non plus que le refroidissement des deux coupables, refroidissement auquel il collabore de son mieux, de façon détournée. Peut-être est-ce lui qui leur suggéra l'idée, à laquelle ils s'arrêtent, de la *Figurante*, de la jeune épouse qui sera le modèle des maîtresses de maison, mais rien de plus.

Françoise accepte cette situation, qu'elle est bien décidée à modifier au moment voulu, car elle est depuis longtemps follement éprise de Renneval, sans que personne s'en doute, si ce n'est, bien entendu, l'oncle perspicace.

La lutte entre les deux femmes ne saurait être de longue durée et l'issue n'en est pas douteuse. Elle s'engage trois mois après le mariage ; Monneville a passé ce temps à maintenir sa femme à la campagne, sous le prétexte d'une goutte persistante. Françoise, ayant ainsi le champ libre, a opéré magistralement sur tous les échiquiers, car Henri est tout à fait amoureux d'elle et vient de recevoir la promesse d'un ministère. Jusqu'à présent, elle a été fidèle à son pacte, qu'elle ne déchirera qu'en présence d'une promesse définitive de rupture entre les deux amants.

En constatant la bonne entente des deux époux, le brillant résultat obtenu par cette nièce qu'elle croyait une sottise, Hélène ne peut maîtriser son trouble. Les ressources de son imagination dépassaient celles de son cerveau ; elle se reconnaît vaincue et partira au loin avec son mari.

La Figurante, légèrement et heureusement modernisée dans ses détails, confiée à une interprétation de choix, a trouvé à la Comédie-Française un accueil digne de sa haute valeur. Mlle Leconte fait noblement sentir le courage de cette jeune fille à laquelle la vie ne donna aucun sourire et qui, en butte au plus noir complot que l'on puisse imaginer, sait bâtir de ses petites mains le bonheur auquel elle a droit. Grâce à l'artiste, la transformation de la jeune fille effacée et un peu surnoise en femme du monde accomplie et partout victorieuse n'est pas trop brusque, et c'est de la plus jolie façon du monde qu'elle séduit son mari.

Mlle Cerny, dans son rôle ingrat de maîtresse astucieuse et cependant vaincue, est d'une belle élégance, d'une grande distinction ; elle exprime admirablement le chagrin qu'une telle femme est capable d'éprouver, et elle parvient même à lui gagner la pitié.

M. de Féraudy, dont la finesse est la qualité maîtresse, est un Monneville parfait, d'un tact et d'une adresse au-dessus de tout éloge et M. R. Duflos réalise comme il convient ce Renneval avantageux, dont nous ne devinons guère les qualités qui le font ministrable, à moins que ce ne soient justement et simplement celles qui rendent les femmes amoureuses de lui.

Marcel FOURNIER.